

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

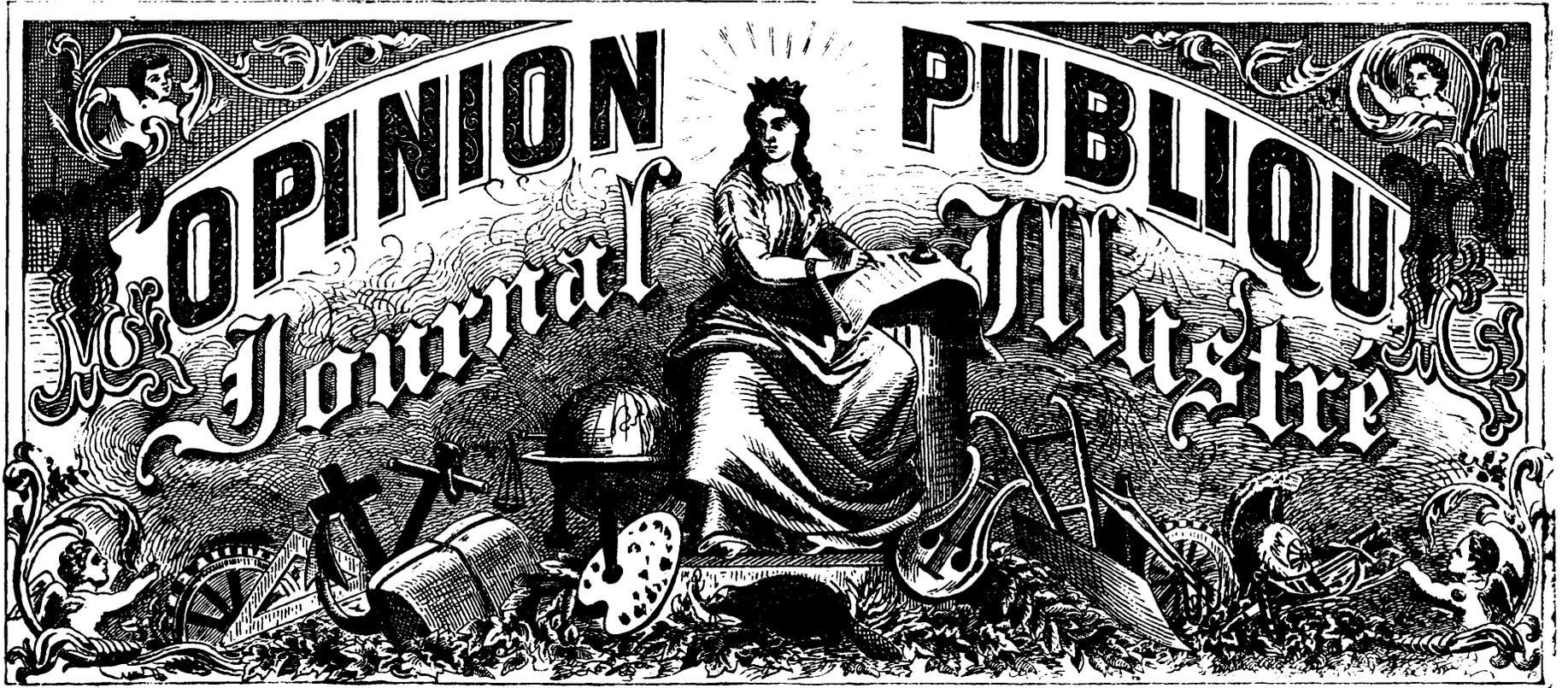
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e.: autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.▲

Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.



Vol. I.—No. 48.

MONTREAL, JEUDI, 1ER DECEMBRE, 1870.

ABONNEMENT \$2 50
TOUT LE NUMERO 10 CENTS



M. TUBBS.

REVELATIONS IGNOMINIEUSES.

Les papiers secrets trouvés dans les Tuileries, s'ils sont authentiques, sont bien de nature à soulever l'indignation de la France et du monde entier contre Napoléon et son entourage. On y a trouvé une suite de correspondances dans lesquelles l'empereur et son ami défunt, le duc de Morny, se moquent avec un cynisme révoltant des choses les plus sacrées, des serments, de l'honneur et des intérêts les plus graves de la France.

Pour donner l'idée de la honte renfermée dans ces documents, il suffit de mentionner la lettre dans laquelle Napoléon invite son ami à venir admirer l'aplomb avec lequel il prêtera serment de fidélité à la république dont il veut le renversement. Le duc de Morny lui répond au bout de quelques jours qu'il a été magnifique, qu'il a juré admirablement bien. Ils ne parlent que du jour où ils pourront se partager les dépouilles du peuple français qu'ils trouvent très-bête.

C'en est assez.

En présence de tant d'infamie il vaut encore mieux croire que ces documents sont l'œuvre des ennemis de Napoléon.

Dans tous les cas, si le peuple français croit que Napoléon a pu écrire de pareilles choses, il ne lui permettra jamais de remettre le pied en France, à moins que ce ne soit plus qu'un peuple de lâches.

Si c'était vrai, il faudrait croire que cet homme, pétri de vices, aurait, pendant vingt ans, fait servir la France à la satisfaction de ses passions les plus grossières et des convoitises de ses amis pour la jeter à la fin dans la boue de Sedan, donnant là, peut-être encore, l'exemple de l'égoïsme et de la lâcheté, comme il avait donné, pendant tant d'années, celui de la débauche et de l'adultère.

Il n'est pas étonnant que la coupe des vengeances divines ait débordé sur la tête de ce monarque pervers et de la nation qui l'imitait trop malheureusement dans ses faiblesses. Et plus que jamais on pourrait croire que les révolutions ne sont pas faites seulement pour punir les peuples, comme on semble le dire, mais encore plus, ceux qui les gouvernent.

Quand un roi a foulé aux pieds les principes de vertu, d'honneur et de dévouement qui sont la base des sociétés, il ne doit pas être surpris des écroulements qui arrivent; lorsqu'il a lui-même ébranlé les colonnes du temple, il est juste qu'il périsse au milieu des ruines qu'il a faites. De quel droit peut-il commander le respect pour des choses qu'il outrage tous les jours ouvertement? Comment peut-il, lui, le représentant de l'autorité divine, prêcher l'obéissance à des millions d'hommes témoins de ses prévarications.

Les gouvernements doivent s'accuser, lorsqu'ils recueillent le fruit empoisonné des principes qu'ils ont semés dans le monde, lorsqu'on les renverse par les moyens injustes qu'ils ont employés pour régner. C'est une juste rétribution des lois de la Providence qui châtie si souvent les hommes par où ils ont péché. Il ne faut pas que les rois s'accoutument à croire qu'ils sont affranchis des lois éternelles de justice et de vérité qui lient les autres hommes, qu'on peut impunément, sous le manteau royal, couvrir toutes les infamies. A les voir et à les entendre on dirait que cette autorité divine, dont ils sont les dépositaires, loin de leur imposer plus de vertu, n'est qu'un instrument de jouissances et de perversité, que le génie n'est plus que de la ruse, les principes et les convictions des jouets d'enfant. Eh bien! qu'ils disparaissent tous ces gouvernements prévaricateurs, qu'ils s'écroulent tous ces trônes assis dans la boue, rois et peuples réfléchiront sur les causes de tant de ruines et rebâtiront l'avenir de l'humanité sur des bases plus solides. Comprenant mieux alors, peut-être, leurs devoirs et leur mission, ils se reconcilieront dans la foi et la vertu. Le monde, étourdi par le progrès et la prospérité, en porté dans un tourbillon de fumée, ne réfléchissait plus il lui fallait une grande leçon; les événements terribles qui se déroulent vont la lui donner.

L. O. DAVID.

M. BARTHE.

M. Barthe, propriétaire et rédacteur de la *Gazette de Sorèze*, vient d'être élu pour les Communes à Richelieu. Malgré l'opposition acharnée et déloyale qui lui a été faite, sa majorité est de 366 votes. Quelle est sa politique? C'est la question que vont se poser un grand nombre de conservateurs et de libéraux. Les premiers vont dire qu'il devra marcher avec eux parce qu'il a été élu grâce au vote conservateur de St. Aimé, de St. Marcel, de St. Robert et de Ste. Victoire; les libéraux le réclament comme un des leurs parce que St. Ours et St. Roch lui ont assuré le succès.

L'Opinion Publique, qui n'est pas un journal de parti, mais qui connaît le patriotisme, l'intelligence et l'énergie du nouvel élu, peut dire sûrement aux gens intelligents et sincèrement dévoués au bien du pays: soyez

tranquilles, M. Barthe ne donnera dans les excès d'aucun des deux partis, et il sera toujours du côté des intérêts nationaux bien entendus.

M. LOUIS MITCHEL.

Nous sommes heureux d'introduire aujourd'hui à nos lecteurs, le nom d'un véritable artiste Canadien-Français, M. Louis Mitchel. "Mitchel," voilà un nom qui a pourtant l'air furieusement anglais. On se tromperait en jugeant de la chose par le nom: M. Louis Mitchel est Canadien-Français de religion et de langue. Il est bon catholique et massacre horriblement l'anglais chaque fois qu'il essaie d'en balbutier quelques mots. Né et élevé dans le pays, il n'a qu'un défaut: une mauvaise consonne s'est glissée dans le nom de ses pères, et ce "t," tant aimé des Anglais et des Chinois, ne l'empêche pas d'être bon Canadien-Français, comme vous, lecteurs, et mieux que moi, peut-être.

D'abord simple ouvrier chez M. Warren, il s'est élevé, à force de travail, d'intelligence, d'énergie, d'industrie, le génie inventif, à la hauteur des premiers facteurs d'orgues sur le continent américain. Sa renommée, qui vient pour ainsi dire d'éclorre, est déjà universelle.

Il y a aujourd'hui deux orgues magnifiques en Amérique; rien, dans le genre, ne peut les surpasser, ni même en approcher. Le premier, par l'âge, est celui de Boston. C'est une merveille et, en étendue et en ampleur, on le dit le premier des premiers; le second, c'est l'orgue de M. Mitchel, autre merveille, fabriqué ici, à Montréal, dans ses ateliers, pour l'église des Jésuites, à Chicago. On vient d'en faire l'essai, et tous les artistes, tous les musiciens, tous les connaisseurs les plus compétents, accourus de toutes les parties des Etats-Unis pour la grande séance d'inauguration, on proclamé l'orgue fabriqué par M. Louis Mitchel supérieur, par l'agencement des sons et la gracieuse harmonie de l'ensemble, à celui de Boston. C'est un succès, un triomphe dont tous les Canadiens-Français doivent être fiers.

On peut voir, dans notre dernière édition et dans celle d'aujourd'hui, la photographie admirablement leggotypée du chef-d'œuvre de M. Mitchel. Tout y est parfait et cet orgue, fait pour l'étranger, n'en est pas moins un véritable monument national dont on doit être fier.

THIERS.

Un véritable français plein d'esprit et de talent, journaliste, historien, orateur, homme d'Etat, tout ce qu'on voudra. Peu d'hommes en France ont depuis un demi siècle autant fait parler d'eux, créé autant de sensation.

M. Thiers est né à Marseille à la fin du dernier siècle (1797). On le baptisa Louis-Adolphe. Une bourse, qu'on lui obtint au lycée de Marseille, lui permit de faire ses humanités, malgré la pauvreté de ses parents.

A dix-sept ans, il quittait les bancs, après avoir fait de remarquables études.

Il entra à l'université d'Aix au moment où les Bourbons entraient en France à la suite des armées étrangères. La jeunesse, exaltée par les douleurs de la patrie, portait jusque dans les écoles cet esprit national qui se traduisait en hostilités contre le gouvernement de la Restauration.

M. Thiers se distingua parmi les étudiants les plus tapageurs de la faculté de droit de la bonne ville d'Aix. Mais il menait de front les travaux et le tapage, et remporta le prix d'éloquence mis au concours par l'Académie de la localité.

Le sujet proposé était l'éloge de Vauvenargues. M. Thiers le traita de deux façons et de deux écritures différentes, et remporta le prix et l'accessit. Le jeune étudiant possédait au suprême degré ce que les bonnes gens nomment de la facilité.

Il serait trop long de raconter cette vie célèbre pleine d'événements et d'enseignements. Protégé de Lafitte, il entra au Constitutionnel, journal de l'opposition sous Charles X, s'insinua, se glissa partout et se rendit nécessaire. En 1730 il était de ceux qui faisaient monter sur les débris du trône de Charles X, le duc d'Orléans qui régna dix-huit ans sous le nom de Louis Philippe. Tour à tour ministre et chef d'opposition sous le gouvernement de ce roi, il essaya vainement en 1848 de retarder la chute d'une monarchie dont il avait sapé les fondements après avoir contribué à l'établir. En 1848 il retomba dans l'opposition et cherchait à démolir la république lorsque Napoléon fit son fameux coup d'Etat en 1851 et l'envoya en exil.

Dans les premières années de l'empire il s'occupa presque exclusivement d'histoire et de littérature. Elu membre du Corps Législatif, il y a quelques années, il fit partie de ce groupe d'hommes remarquables dont les discours ont exercé une si grande influence sur la politique de l'empire et préparé sa chute. Ses paroles avaient du retentissement dans le monde entier. Lorsque la guerre malheureuse qui déchire en ce moment la France, éclata, il en prédit les désastres et chercha à la détourner. On connaît le rôle qu'il a joué depuis l'événement de la république; on connaît ses efforts et ses démarches pour négocier la paix avec la Prusse victorieuse.

M. Thiers a soixante-et-quatorze ans; il a conservé toute la vigueur et l'énergie de la jeunesse. Il est très petit, et il n'est pas beau, mais l'esprit et le talent se reflètent dans son

regard et sa physionomie. Cent volumes ne contiendraient pas tout ce qu'il a dit et écrit. Ses œuvres les plus remarquables sont *l'histoire de la révolution et celle du consulat et de l'empire*. C'est une des gloires de la France à laquelle il a fait autant de mal que de bien. Ses opinions religieuses et politiques ont exercé une fatale influence sur les destinées de la France qu'il aime pourtant. Il suffit de dire qu'il est voltairien.

L. O. D.

CORRESPONDANCE.

Nos lecteurs remercieront l'auteur distingué de la correspondance suivante de s'être rendu à nos vœux.

(A M. le Rédacteur de *L'Opinion Publique*.)

Mon cher ami,

Durant votre visite à Québec, au mois dernier, vous m'aviez fait promettre de vous envoyer une chronique pour *L'Opinion Publique*. Je m'en voulais, hier, de vous avoir fait cette promesse inconsidérée; car en feuilletant l'une après l'autre chaque page de mon carnet, en parcourant la parterre de mes souvenirs, pour cueillir quelques fleurs qui ne fussent pas trop fanées, ma main ne rencontrait que des pavots. J'étais sur le point d'abandonner mes stériles perquisitions, lorsque j'aperçus, à l'écart, à demi-caché sous les feuilles jaunes de l'oubli, un tout petit bouquet d'anecdotes que je vous envoie. Peut-être trouvera-t-il grâce aux yeux de vos amis de Montréal.

..... Le 25 juillet 1867, je partais de Tours à cinq heures du matin, et je descendais à la gare de Poitiers, à sept heures et demie, par une matinée délicieuse. Le chemin de fer s'arrête, dans la vallée, au pied de la montagne, sur laquelle est située l'antique ville de saint Fortunat, évêque et poète, et du grand saint Hilaire. Aux yeux d'un Canadien, Poitiers a un faux air de notre vieux Québec. Bâti, comme lui, sur un promontoire escarpé, environné de murailles flanquées de bastions, le Clain, petite rivière qui se jette dans la Vienne, coule en serpentant, à ses pieds. On entre dans la ville par six portes fortifiées.

Je gravis la montée rapide qui tourne sur le flanc du promontoire, à peu près comme notre côte de la Montagne, et je pénétrai dans les rues étroites et tortueuses de la ville.

Après m'être installé à l'hôtel de France, je me fis conduire, rue de l'Industrie, au Gesù, résidence des RR. PP. Jésuites, où je désirais serrer la main du R. P. Martin, fondateur du collège Sainte-Marie de Montréal, et qui a laissé de si excellents souvenirs au Canada.

Après quelques instants d'attente, la porte du parloir s'ouvre, et j'aperçois la bonne et placide figure du P. Martin, un peu vieillie, mais toujours lumineuse dans son auréole de cheveux blancs. Je n'avais pas encore eu le temps de me nommer, qu'il s'élançait dans mes bras, m'embrassait avec effusion:

—Quoi! s'écrie-t-il, c'est vous! venu jusqu'ici du fond du Canada! Depuis quand êtes-vous à Poitiers?

—J'arrive ce matin.

—Où logez-vous?

—Hôtel de France.

—Ecoutez; la règle des Jésuites défend de donner l'hospitalité à aucun étranger, sans la permission du supérieur. Mais, ici, je suis supérieur, et je permets au P. Martin de vous recevoir. Portier, allez chercher les malles de Monsieur l'abbé à l'hôtel de France. Et vous, mon ami, suivez-moi; je vais vous installer tout à côté de moi, dans la chambre même réservée au Père Provincial. Comme nous allons jaser ensemble de ce bon pays du Canada! Figurez-vous que, depuis mon départ, je n'en ai, à peu près, reçu aucune nouvelle.

Là-dessus, après m'avoir mis en possession d'une excellente chambre dont les fenêtres s'ouvrent sur les grands arbres de la cour, nous descendons au jardin. Pendant que nous nous promeions sous les charmilles, le long des vignes en espaliers, dont les grappes de raisins se balançaient à la brise, le Père m'inonda de questions sur le Canada.

—Comment est un tel?

—Mort, lui dis-je.

—Et un tel?

—Mort.

—Et un tel?

—Mort aussi.

—Quoi! s'écrie-t-il, sont-ils donc tous morts?

—Eh bien! oui, presque tous les vieillards de votre temps ne sont plus. Vous le voyez, quelques années suffisent pour renouveler une génération.

Un nuage de mélancolie avait passé sur le front de mon vieil ami.

—Je ne serais donc plus qu'un étranger en Canada, reprit-il avec un sourire triste.

—Oh! non, lui dis-je, les hommes meurent; mais les bons souvenirs ne meurent pas.

Pendant plusieurs heures, la conversation ne tarit pas; les hommes et les choses de la vieille et de la Nouvelle-France revinrent tour-à-tour sur nos lèvres.

Je demurai plusieurs jours dans la compagnie de cet excellent ami. Le Père Martin possède des trésors, puisés à Rome et en France, sur l'histoire du Canada. Avec une bienveillance parfaite, il me fit part de toutes ces richesses. La nuit, je travaillais; et, le jour, le bon Père me servait de cicérone dans la ville de Poitiers.

Le Blossac, belle promenade plantée d'arbres, qui longe le bord du cap, me rappelait la terrasse de Québec. Comme ici, la montagne est escarpée: la vue s'étend au loin sur une belle plaine ondulée, tout émaillée de bouquets d'arbres et de gracieux villages. A vos pieds, le Clain circule, à demi endormi, sous des massifs de verdure.

Au centre de la ville, on montre avec curiosité, une église, dédiée à saint Jean, d'une antiquité extraordinaire. Elle passe pour avoir été un mausolée qui date des premiers siècles de l'ère chrétienne.

La vétusté est incrustée sur ces murs enfumés, noircis par l'âge, couverts de mousse; sur chacune de ces pierres tombant en poudre, creusées, trouées par les ongles du temps. On dirait un amas de cendre que le premier souffle va renverser. Je ne me souviens qu'une seule fois d'avoir vu, ailleurs, une image aussi frappante de la décrépitude monumentale: en visitant, à Londres, le cloître de Westminster, dont les arceaux, ciselés à jour, s'écroulent d'eux-mêmes, réduits en poussière.

—Vous ne partirez pas sans voir l'illustre évêque de Poitiers. Mgr Pie, me dit le Père Martin en traversant la cour du palais épiscopal. Un instant après, nous étions dans le salon du grand évêque.

A peine le Père Martin eût-il prononcé mon nom.



SCÈNE DANS LA RUE ROYALE, TOULON.

AVIS.

Notre Agent, Mr. Edouard Dorion, collectera la semaine prochaine et les semaines suivantes, dans les quartiers St. Louis, St. Laurent, St. Jacques, Ste. Marie et Centre.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 1ER DECEMBRE, 1870.

UN GRAND PAS DE FAIT.

Le Gouvernement Local, dont tous les membres ne nous inspirent pas une admiration désordonnée, vient d'attacher son nom à une mesure destinée à changer la face du pays, à opérer toute une révolution dans l'économie domestique du Bas Canada, une révolution pour le mieux et qui fera circuler la vie et la prospérité partout et notamment au Nord du St. Laurent. Il s'agit des trois lignes de chemins de fer qui doivent sillonner cette partie du pays et auxquelles le Ministère—Chauveau vient d'accorder une aide qui en assure la construction immédiate, au dire de gens entendus. Voici en quels termes "La Minerve" annonce la nouvelle dans un communiqué télégraphique officiel du 24 Novembre :

Le gouvernement a passé hier le mémorandum suivant comme exprimant sa politique aux diverses compagnies de chemin de fer.

"Le gouvernement accordera à une compagnie qui entreprendra de faire :

"10. Le chemin de fer des Piles et d'établir la navigation du St. Maurice.

"20. Le chemin de fer du Nord entre Québec et Montréal.

"30. Le chemin de fer de la colonisation du Nord de Montréal.

"40. Cette partie du chemin de fer central du Canada, continuant le chemin de fer en dernier lieu mentionné sur la rive nord de l'Ottawa en le poussant jusqu'à Aylmer.

"Trois millions d'acres de terre à être choisis par le gouvernement dans les territoires arrosés par les eaux de l'Ottawa, du Saint-Maurice, de la Rivière Batiscan et de leurs tributaires, cet octroi devant être en lieu et place de tout octroi ou subside déjà accordé en faveur de ces chemins et entreprises, lesquels octrois ou subsides seront révoqués.

"Cet octroi sera fait aux conditions suivantes :

"10. Le gouvernement nommera un tiers du bureau des directeurs de la compagnie.

"20. Tous les travaux devront être exécutés et les chemins de fer et la navigation en pleine opération dans l'espace de cinq ans, et les dispositions contenues à cet égard dans la 14e section de l'acte pour incorporer la compagnie de chemin de fer et de la navigation du Saint Maurice s'appliqueront, et il devra être stipulé d'autres garanties pour empêcher que les terres de la Couronne ne restent engagées trop longtemps dans le cas où la Compagnie ne procéderait point avec diligence à l'exécution des travaux.

"30. Tous les chemins devront être de première classe.

"40. Le gouvernement pourra acheter les travaux en donnant dix pour cent de profit à la Compagnie."

Ces offres généreuses du gouvernement, le million de Québec, le million de Montréal et les souscriptions des municipalités vont permettre aux Compagnies de commencer leurs chemins dès le printemps prochain et dans des conditions telles que les travaux se continueront sans interruption jusqu'à la fin de l'œuvre.

Partout, dans tous les coins reculés du Bas-Canada, on apprendra cette nouvelle avec joie et reconnaissance, ceux qui aiment leur pays, qui sentent encore au cœur une étincelle de ce patriotisme pur et ardent qui consiste à désirer la patrie toujours prospère et s'agrandissant, toujours unie et ayant tous ses enfants travaillant sous son regard encourageant, tous ceux qui croient à la destinée providentielle du peuple Canadien sur le continent américain, tous ceux-là, disons-nous, vont sentir leur courage se ranimer, leurs espérances grandir avec les immenses horizons que nous découvrent ces grands travaux en perspective. Le nord du St. Laurent, comparativement peu exploré et peu connu, sera certainement, dans un avenir assez rapproché, que la jeune génération actuelle verra peut-être, le grenier comme le boulevard du Canada français. Ses grandes ressources forestières et minières, ses vastes vallées qui peuvent loger des millions d'habitants, ses belles rivières, ses lacs magnifiques, ses pouvoirs d'eau sans nombre, promettent l'aisance, la prospérité, l'abondance et le bonheur à une multitude incalculable de colons français. Et ce sera une colonie presque française. C'est un pays montagneux, difficile, avec climat plus sévère qu'ailleurs. L'expérience a démontré que le Canadien-Français est plus apte à la colonisation, au défrichement des terres que les émigrés de race étrangère. Il se fait beaucoup plus facilement à la vie si dure des bois. Dans tous les cantons de l'Est, les statistiques et les transformations de populations prouvent cette vérité tous les jours. Les colons anglais, écossais, irlandais ou américains résistent moins que les Canadiens et reculent, lentement mais sûrement, devant les pacifiques envahissements de leurs émules.

Si de tels résultats s'observent dans le Sud, on les trouve encore plus saillants dans le Nord, où les circonstances de terrain et de température sont plus difficiles. Vous aurez donc dans le Nord, adossée au pôle, protégée par

des montagnes facilement rendues inabordable, une population forte, vigoureuse, homogène, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, qui pourra devenir, à jour donné, la puissance, la châteaue fort et le salut de toute la Confédération. Qui sait? Ce sera peut-être la Russie civilisée du continent américain. Les sceptiques, souriront dédaigneusement et appelleront ce brillant espoir de l'avenir une illusion, une billevesée, une utopie, une impossibilité. Laissons-les rire et travaillons à réaliser ce beau rêve; les merveilles opérées par les Chemins de fer aux Etats-Unis, les coups de tempête qui achèvent la ruine de la France et vont peut-être commencer celle de l'Angleterre, la foi en notre destinée et la pratique des vertus qui font les peuples grands et forts, voilà autant de motifs, autant de faits qui peuvent nous engager à tout espérer et qui nous autorisent à tout avoir.

Le gouvernement qui permet de tels espoirs et ouvre ainsi les portes d'un avenir qui nous donnera au moins la prospérité, mérite bien du pays et des éloges sincères doivent lui être décernés. Dans notre pays, les gouvernements et les hommes publics ont presque toujours été flattés, adulés ou dénigrés: la critique honnête et judicieuse, l'approbation désintéressée y étaient presque inconnues. Les choses sont mieux aujourd'hui; on peut blâmer un gouvernement sans passer pour un rouge à tous crins; on peut louer une mesure sans être rangé au nombre des sycophantes payés. Il nous fait donc plaisir de dire au gouvernement local qu'il vient de faire un grand acte, un acte qui lui assure la gratitude du peuple et l'approbation de tous les hommes publics intelligents et animés de sentiments patriotiques.

J. A. MOUSSEAU

ÇA ET LÀ.

On lit dans un journal anglais qu'un jeune homme et une jeune fille étaient sur le point de se marier, il y a quelque temps. La jeune fille était pauvre, mais jolie et de bonne mine; les jeunes garçons de l'endroit se disputaient sa main. Un jour, la jeune fille tomba et se disloqua le coude du pied; le mal était grand, la jeune fille boitait, lorsqu'elle commença à sortir; les femmes qui avaient des filles à marier disaient qu'elle boiterait toujours. Le jeune homme fut fort désappointé, lorsqu'il revit sa belle, elle ne s'offrait plus à lui avec celui des attraits qui le fascinait le plus. Il s'éloigna insensiblement et finit par oublier celle qu'il aimait tant. Quelque temps après, mademoiselle C..., devenue tout-à-coup héritière d'une jolie fortune, donnait sa main à un pauvre mais brave garçon dont tout le monde vantait le bonheur. Et chose étrange! lorsque la mariée se rendit à l'église, le jour des noces, elle ne boitait plus, elle était guérie.

Son ancien amant, au désespoir, laissa les lieux témoins de sa folie et s'en alla bien loin méditer sur la vanité des choses humaines.

* *

Un homme avait une femme belle et tendre; tout le monde enviait son bonheur. Tout alla bien pendant quelque temps, ainsi qu'il arrive presque toujours. L'ennui que produit l'habitude du bonheur paisible chez l'homme n'osait pas troubler ce jeune ménage. Mais, un jour, le mari, séduit par les attraits du fruit défendu et les rêves d'une imagination malade oublia les serments qu'il avait prêtés. Le premier pas fait, il continua de se laisser aller au courant d'une vie dissipée. La jeune femme souffrit longtemps l'abandon de son mari et les blessures faites à son amour; tous les jours elle entendait le récit des galanteries de son mari. Un jour, une pensée de révolte et de vengeance lui vint et elle y succomba. La vengeance était terrible; elle avait imité l'exemple de l'époux infidèle. Celui-ci, fou de colère et de honte, alla se jeter dans l'eau, et la jeune femme devint folle.

Il y a des châtimens terribles, même sur cette terre.

* *

Le mari.—Ma chère Mathilde, si j'avais le malheur de te perdre, je ne serais jamais assez fou pour me remarier.

La femme.—Eh! bien, moi, si je devenais veuve, je me remarierais immédiatement.

Le mari.—Il y en aurait un au moins qui regretterait ma mort.

La femme.—Qui?

Le mari.—Mon successeur.

* *

On lit dans le *Pays* à propos de l'ajournement de la Chambre au sujet de la mort d'un des frères de l'honorable M. Ouimet :

Le précédent pourrait bien avoir des suites fâcheuses. On s'arrêterait-on et quel degré de parenté avec un ministre donne droit de compter sur un ajournement de la Chambre après décès?

Le *Journal des Trois-Rivières* nous fournit à ce sujet un détail alarmant et dont nous lui laissons la responsabilité. Il reste encore d'après lui, à M. Ouimet, vingt-trois frères. La Chambre s'ajournera donc encore bien souvent, si la mort choisit l'époque des sessions pour trancher le fil de leurs jours!

Le journal aurait dû nous donner le nombre des neveux et cousins de l'honorable procureur; il doit être énorme, si la famille n'est pas dégénérée. Mais ce n'est pas une raison pour empêcher un homme d'être ministre, comme a l'air de le penser le *Pays*;

au contraire, un ministre qui a tant de parents doit avoir beaucoup plus d'intérêt à la prospérité du pays où ils vivent.

* *

Trois maris s'amusaient un soir, de la semaine dernière, dans l'excellent hôtel du Canada. Après avoir passé une délicieuse soirée à boire et à manger copieusement, oubliant tout sur terre même femmes et enfants, il fallait se séparer et payer la note. Après s'être passé la dite note de main en main sans aucun résultat pratique, ils résolurent de trouver un plan pour faire tomber le paiement du bill sur la tête de l'un d'eux. J'en ai un à vous suggérer, dit tout-à-coup Baptiste, un fameux. Nous allons retourner tous trois sous le toit conjugal, eh! bien, celui qui ne fera pas en arrivant la première chose que sa femme lui dira de faire devra payer le compte. Nous serons ici tous trois demain matin pour décider qui aura perdu.—Très-bien! Très-bien! dirent Jos et Petrus, tu as de l'esprit comme nous deux ensemble. Et les trois amis partirent clopin-clopant, la tête un peu lourde et les pieds légers, très curieux d'imaginer ce que leurs femmes pourraient bien leur demander. Le lendemain matin, ils se trouvaient tous trois au rendez-vous fixé pour rendre compte de ce qui s'était passé.

Baptiste prit le premier la parole: Je dois vous dire, messieurs, que lorsque je suis entré chez moi, hier soir, je n'y voyais pas bien clair, d'autant plus que la chandelle était éteinte depuis longtemps. En cherchant mon chemin à travers la maison je heurtai le plat dans lequel ma femme avait démêlé de la farine de sarrasin destinée aux *pancakes* du lendemain matin.—Bon! me cria ma femme, mets les pieds dans la farine de sarrasin.—Comme tu dis, chère, répondis-je, et je mis les pieds aussitôt dans le plat; après quoi, j'allai me coucher. Eh! bien, la même chose m'est arrivée à peu près, reprit Jos.—Comme je renversais tout sur mon passage, hier soir, en entrant dans ma maison, ma femme qui venait de se coucher très mécontente après m'avoir attendu pendant longtemps, me lança par la tête d'un ton peu aimable ces paroles:—C'est bon, Jos, brise le pot de confitures qui est sur la table. J'hésitai un instant, mais je fus ferme, je pris le pot de confitures et le mis en morceaux.

Restait Petrus qui attendait son tour, la tête basse, la mine courte.

—Pour moi, dit-il, en soupirant, j'ai été plus malheureux que vous. Comme je *baraudais* en montant l'escalier dont les marches me paraissaient danser en zig-zag, ma tendre femme me cria de *me casser le cou*.

—Je te demande bien pardon, ma chère Justine, lui répondis-je, mais j'aime mieux payer le compte.

En effet il fut condamné à le payer, il montait à cinq piastres.

BALSAMO.

LA CAPITULATION DE METZ.

SCÈNE DE DÉSESPOIR DANS L'ARMÉE ET LA POPULATION.

Les zouaves surtout rongeaient leur frein sans vergogne; ils avaient, la veille, tous recueilli un morceau, une parcelle sacrée du drapeau!

Quatre officiers—des plus jeunes,—ex-enfants de troupe, s'étaient présentés chez le colonel Giraud. "Nous voulons sauver le drapeau!"

—Mes enfants, ordre du maréchal de le verser à l'arsenal.

—Non, déchirons-le et partageons-nous-en les débris!"

Ce matin, le colonel Giraud recevait un brevet de général de brigade.

Le général Giraud est le beau-frère de feu M. Troplong.

Dans tous les régiments, d'ailleurs, cet amour du drapeau avait inspiré des traits de même grandeur.

Le colonel du 84e, croyons-nous, s'était présenté chez Bazaine, qui lui refusa, une première fois, sa porte, mais qui dut cependant le recevoir.

Le colonel notifia sa résolution de ne pas rendre son drapeau.

—Il importe pourtant, répondit Bazaine, de le verser à l'arsenal.

—Jamais! moi et mon porte-drapeau, nous nous ferons tuer sous ses plis!

L'artillerie de la garde porte le sien à l'arsenal et exige qu'on le brûle séance tenante.

—Tout à l'heure! dit-on.

—Tout de suite et devant nous.

—Non! un instant! tout à l'heure.

—Alors, nous le remportons.

Et les soldats l'emportent, le déchirent, brisent la hampe, arrachent l'aigle et jettent le tout dans la *Moselle*!

Dans le camp des épaulettes, les reproches se croisent: le vieux général Viala reproche hautement à LeBeuf d'avoir préparé ces désastres.

—C'est vous qui nous avez amenés là!

—Mais les forts n'étaient pas armés, répond le maréchal.

—Eh bien, qui donc devaity pourvoir? Vous nous avez perdus, humiliés!

Ce disant, le vieux général tourna le dos au maréchal.

C'est égal! le lendemain LeBeuf allait lui serrer la main.

"Que voulez-vous?" disait M. Viala, il y revient toujours; rien n'y fait!"

Un colonel français poussant jusqu'au désespoir le ressentiment de se rendre, s'est poignardé dans la maison d'un fleuriste de la rue Fabert.

La reddition s'est effectuée de la façon la plus douloureuse.

Le prince Frédéric-Charles, devant qui défila la garde, était placé entre Magny et Montigny, mais à 300 mètres de nos hommes, qu'il semblait, par convenance, ne vouloir pas regarder.

Les soldats se jetaient en pleurant dans les bras de leurs officiers qui *tremblaient*, secoués eux-mêmes par les plus poignantes émotions. Nombre de régiments, notamment le 62e, ont crié: Vive la France! l'ennemi a salué.

Les généraux n'avaient pas jugé à propos de présenter leurs

divisions ou corps d'armée; ils ne les auront pas plus conduits là qu'à la victoire!

Dès aujourd'hui Metz regorge de biens: les marchands prussiens, de leurs longs charriots recouverts de toile grise arrêtés, vendent et débitent..... ce qu'ils nous ont pris!

L'animation rentre par le deuil. Bazaine est parti furtivement la nuit. Au moment de partir, le maréchal, qui traversait la pièce d'attente remplie de ses officiers généraux, remarqua qu'un de ses neveux, son officier d'ordonnance, ne se disposait point à le suivre.

—Tu ne viens pas? aurait dit le signataire de la capitulation de Metz.

—Non, maréchal, aurait répondu son neveu; je reste, et j'espère de ne pas tarder à ne plus porter le nom de Bazaine!

Le rédacteur de l'Indépendant de la Moselle, rencontrant le général de Coffinières au moment de son départ pour l'Allemagne, lui a publiquement reproché se couardise et d'avoir vendu Metz.

Le général de Coffinières s'est plaint aux autorités allemandes, qui ont mis le rédacteur de l'Indépendant en état d'arrestation.

Un correspondant allemand bien disposé à l'égard de Napoléon raconte une conversation qu'il a eue avec lui dernièrement.

"L'empereur était très-ému en me parlant de l'impression profonde produite sur le prince impérial par les malheurs de la France: c'était véritablement, en ce moment, un père parlant de son fils unique. Je ne fis aucune question sur la journée de Sedan, quelque curieux que je fusse d'apprendre de la bouche de mon interlocuteur des détails sur cette journée si glorieuse pour nos armes! Nos officiers et nos soldats, quand ils voient l'empereur et ses officiers, saluent et inclinent la tête devant une si terrible infortune, eux qui ont souvent exposé leur vie pour amener cette infortune; pendant ce temps le "Philistin" (le bourgeois) est assis à côté de son verre de bière, crie, raisonne et tempête, prétendant qu'il est honteux de voir si bien traiter l'empereur: "qu'on le mène à Spandau!" dit-on. Combien de fois j'ai assisté aux explosions de ce patriotisme à bon marché! Ils ne savent pas, ces sots Bavarois, que nos petits-fils et nos arrière petits-fils seront fiers de se rappeler comment le roi de Prusse a traité l'empereur des français captif. Il y a encore aujourd'hui des Anglais qui mugissent au seul souvenir de Hudson Lowe. Il n'est personne de plus cruel que les gens qui n'ont jamais vu couler le sang humain.

On lit dans le "Freeman's Journal and Catholic Register," de New-York:

M. Taillefer, commandant des zouaves, est un beau type du gentilhomme et du soldat. Nous espérons entendre encore parler de lui. La première fois que nous le vîmes au départ des zouaves de New-York, il y a près de trois ans, nous fûmes frappé de la prévoyance et de la sollicitude dont il entourait ceux qu'il avait charge de diriger et qui presque tous étaient plus jeunes que lui. Nous avons fait la même remarque à leur retour et nous l'avons entendu faire l'observation, sur la plate-forme d'un char au moment du départ, que cette époque de la saison où ils retournaient au Canada, aurait peut-être une influence pernicieuse sur la santé de quelques-uns des zouaves, habitués au chaud climat de l'Italie. Il semblait toujours s'oublier lui-même pour penser aux autres. La lâche populace de Rome, qui connaît la bravoure dont il avait fait preuve dans la bataille, prenait un vil plaisir à l'insulter lorsqu'il fut fait prisonnier et désarmé. On l'appelait il orso di Canada. "L'ours du Canada," et on alla même jusqu'à le tirer par la barbe, ainsi que nous l'a dit un des zouaves. La responsabilité qu'il avait des hommes sous son commandement et sa grand-cœur d'âme chrétienne lui permirent de ne pas plus s'émouvoir de ces insultes que des espiègleries d'un singe.

UNE ÉTRANGE HISTOIRE

L'Union de la Sarthe publie une histoire extraordinaire qui lui a été racontée par une personne digne de foi, au sujet du roi Guillaume, du comte de Bismark et du général Moltke, qui ont failli être tués par les francs-tireurs.

D'après ce récit, ces augustes personnages, accompagnés de trois ou quatre princes allemands et d'une escorte de lanciers, quitteront Versailles dans l'après-dîner du 10 au 11, pour aller inspecter les formidables ouvrages que les Prussiens ont érigés au Château Beauregard. Une partie du cortège était à cheval, l'autre partie suivait dans trois voitures. En arrivant dans le ravin de Bougival, ceux qui occupaient les voitures en descendant, à l'exception de deux des personnages. Une soixantaine de francs-tireurs, qui étaient embusqués dans les bois de Saint-Cloud, firent feu sur les voitures quand elles passèrent sur la lisière du bois. Celle du roi était la première, mais elle était vide. Dans la seconde se trouvait un prince de la maison de Hohenzollern ou de Nassau qui fut tué et mourut le jour suivant; dans la troisième était un autre prince qui fut blessé à la jambe et qui depuis a été amputé. Le narrateur assure que lui et plusieurs habitants de Versailles étaient présents quand le prince fut retiré de la voiture, la jambe bandée et saignante. Une demi-douzaine de cavaliers furent démontés ou tués. Le roi était horriblement effrayé. Ses chevaux s'enfuirent si précipitamment que les cavaliers ne purent les suivre, et Sa Majesté, en arrivant à Versailles, est tombé en syncope.

LONDRES TEL QU'IL EST.

Londres compte cinq fois plus d'habitants que New-York, quatre fois plus que St. Pétersbourg, et deux fois plus que Constantinople. Sa population est bien plus considérable que celle de Paris et de Pékin. Dans Londres seul, il y a autant d'habitants que dans tout le Danemark et trois fois qu'en Grèce. Tous les huit minutes il y meurt une personne et tous les cinq minutes il en naît une. Depuis mil huit cent cinquante-et-un ans, Londres a augmenté sa population de 800,000 âmes. 300,000 personnes seulement assistent aux offices divins, ce qui fait au-dessus d'un million qui ne pratiquent pas de religion. Dans cette capitale de l'Angleterre, il y a 100,000 personnes qui travaillent le Dimanche, 140,00 ivrognes d'habitude, 100,000 prostituées, 10,000 joueurs de profession et 20,000 voleurs et récepteurs d'objets volés. Il y a 10,000 auberges fréquentées par 500,000 personnes. Sur chaque 850 habitants, il y en a un de fou; il y a 1400 boulangers. 1300 épiciers et près de 3000 hommes de police. En un mot, le mal et le bien se pratiquent sur une large échelle, dans cette immense cité, mais il est évident que le mal l'emporte de beaucoup.

FAITS DIVERS.

ASSASSIN.—Lundi soir, M. François Gervais, un de nos plus anciens marchands de Sorel, s'en revenait du vapeur, venant de Montréal. Avant d'arriver à son domicile, un individu l'accoste et lui parle de choses indifférentes. Il dit que son nom était Gagné, demande à M. Gervais s'il connaissait son père et recevant une réponse affirmative, il demanda à M. Gervais de lui donner un coup ou de l'argent. Tout en causant ainsi, il prenait soin de se tenir la figure dans l'ombre de manière à ce que M. Gervais ne pût pas le reconnaître parfaitement. Finalement, il fit mine de partir en disant: bon soir. A peine M. Gervais avait-il fait deux pas, qu'il reçut un coup violent sur la tempe par derrière et plusieurs autres sur la tête. Il tomba, mais il eut la force de saisir l'assassin et il croit lui avoir marqué la figure pendant que le misérable lui mordait les doigts. L'assassin prit alors la fuite. M. Gervais, qui est un homme dont la force musculaire est connue et plein de courage, put se relever et se rendre chez lui, où il arriva baignant dans son sang. Le médecin fut requis et constata que les blessures avaient été faites par des coups de gacettes et mains de fer, (Knuckles), l'arme ordinaire des brigands...

Nous annonçons avec bonheur que l'état de M. Gervais n'inspire pas d'inquiétudes bien que ses blessures soient graves et douloureuses. Il faut que le ou les coupables de cet attentat soient arrêtés et punis, et nous espérons que les autorités y réussiront. Le temps est arrivé pour Sorel d'avoir une police effective et nous espérons que la Corporation va prendre des mesures pour l'obtenir bientôt.—Gazette de Sorel.

MUTINERIE ET VOL EN HAUTE MER.—Le capitaine Fortier a fait une déposition hier devant le juge des sésions de Quartier, accusant un certain nombre de ses hommes d'équipage de mutinerie et de vol, pendant qu'il était avec son vaisseau dans le voisinage des côtes du Labrador. Voici les faits: Pendant que le capitaine était occupé sur le pont, il fut frappé et jeté à bas et lié fortement avec des cordes. L'administration du bâtiment se trouva alors entre les mains de l'équipage. Comme aucun des hommes ne pouvait diriger le vaisseau, ils haïèrent une autre goélette côtière, et forcèrent, par des menaces, un de ses marins compétents à conduire le bâtiment. Ils se dirigèrent ensuite dans un port, et dépouillèrent le bâtiment non-seulement de son grément, mais d'une partie de sa cargaison. Le capt. Fortier a été ensuite débarqué à un autre point, délié et on lui a permis de s'échapper.

Des mandats d'arrestation vont être lancés contre les coupables, mais il est douteux qu'ils puissent être capturés.—Le Canadien.

BEAUHARNOIS, q. 24.—Une jeune fille nommée Gorman, résidant dans le 1er rang de Goulbourn, était occupée au ménage lorsqu'elle entend les poules pousser des cris de frayeur; elle court à leur secours et voit une belette attachée au cou de l'une d'elles. Elle frappe du pied le petit animal, mais celui-ci menace de la mordre et la poursuit jusqu'au près d'une clôture.

Sa mère, alarmée du bruit que faisait sa fille, voulut savoir ce qui lui arrivait. Mais en mettant les mains sur la clôture, elle ébranla une pièce de bois, et la fit tomber sur la tête de fille. Cette dernière est morte instantanément. La pauvre mère, depuis cet événement, est devenue folle.

EMPOISONNEMENT.—Le Free Press d'Ottawa rapporte un bien pénible accident:

Une jeune femme du nom de Fanny Brown, employée chez M. Donald McFarlane, hôtelier d'Ashton, vit un soir une bouteille remplie d'une liqueur sur l'allège de la fenêtre; elle la prit et ne put se refuser le plaisir d'en boire un verre à vin. Immédiatement la jeune femme se sentit mal, les douleurs devinrent aiguës et il fallut recourir au médecin. On examina la liqueur et l'on découvrit que c'était un poison mortel que McFarlane administrait comme remède à ses chevaux.

La malheureuse est morte au bout de dix jours, après avoir souffert des douleurs atroces.

MAUFRAGE DE LA GOELETTE "MATHILDA."—Partie de Miramichi le lendemain de la Toussaint, la goélette "Mathilda," commandée par son propriétaire, M. John Dorey, de la Baie Saint Paul, fut assaillie dès son départ par une tempête effroyable. Voiles, cordages, mâts même, furent bientôt emportés par le vent et disparurent dans les flots.

Depuis trois jours le bâtiment voguait ainsi à l'aventure, l'équipage était dans l'anxiété la plus vive et adressait à Dieu de ferventes prières; en un mot, l'effroi était à son comble, lorsque, dans la matinée du 4, la goélette Glen fut signalée dans le lointain. Le capitaine Louis Dugal, de Saint-Jean, qui la commandait, ayant aperçu ce vaisseau désespéré, se dirigea immédiatement vers lui. Il était alors 8 heures du matin, et la Mathilda se trouvait à 66 milles environ des Îles de la Magdeleine.

Cependant le vent continuait à souffler avec violence, et la goélette menaçait à chaque instant de s'engloutir sous l'effort puissant des flots courroucés. Plus soucieux de la vie des naufragés que de la sienne propre, le brave capitaine Dugal n'hésita pas: il met ses chaloupes à l'eau, se dirige en toute hâte vers le bâtiment en détresse, et après des efforts inouis, il parvient à transporter à son bord tout l'équipage de la Mathilda. Il fut impossible, néanmoins, de sauver la cargaison du bâtiment naufragé, à cause de la trop grande agitation de la mer. Le capitaine Dorey se vit donc forcé d'abandonner, avec sa goélette de 32 tonneaux, toute une charge de poisson dont une partie lui appartenait, tandis que l'autre était consignée à M. Jeffrey, de Québec.

La Chronicle publie le rapport suivant de M. Tomlinson, ingénieur du Département de la marine et des pêcheries, qui vient d'arriver sur le Napoléon III, du Rocher aux Oiseaux, où, comme nous l'avons annoncé, il y a quelques jours trois malheureux semblaient être destinés à périr sur cette île déserte.

"Vendredi, le 11 du courant, le Napoléon III resta toute la journée entre l'île B-cquette et la terre, vu qu'il souffrait alors un grand vent, accompagné de pluie et de neige. Le lendemain, sur le soir, le temps s'éclaircit et nous partîmes. Nous fûmes une belle nuit et le 13, après midi, nous arrivâmes à Ellis Bay.

"Le lendemain matin, de bonne heure, nous passâmes la pointe ouest de l'île d'Anticosti. La lumière est gardée par M. Pope, et le fort et les dépendances sont tenus dans l'ordre le plus parfait. Le temps était calme, mais sombre, et nous trouvâmes difficilement l'Anse de la Chaloupe. Nous partîmes pour le Rocher aux Oiseaux. Comme le temps était calme, j'espérai pouvoir y débarquer. Nous arrivâmes au

Rocher aux Oiseaux mardi matin, le 15. Il y eut tant de roulis pendant la nuit que je craignais de ne pouvoir aborder.

J'allai à la recherche d'un lieu de débarquement avec une petite chaloupe, et je revins ensuite pour prendre une grande chaloupe, une ancre, de longues cordes et des bouées de sauvetage. Je réussis à lancer une corde à terre. Les trois prisonniers l'ayant attachée à leur chaloupe, nos matelots tirèrent à eux, aussi vite que possible, et furent assez heureux pour sauver ainsi les trois hommes, lorsque leur chaloupe était à demi remplie d'eau.

"Ce sauvetage s'est accompli par un coup de bonne fortune. Les trois hommes avaient décidé de quitter le rocher ce matin là, croyant que c'était leur seule chance de salut. Ils étaient à demi-nus et n'avaient plus qu'une petite quantité de combustible. S'ils eussent exécuté leur projet, ils étaient infailliblement perdus. J'ai pris des arrangements pour faire débarquer en mars, des provisions et des hommes sur le Rocher aux Oiseaux, afin que la lumière puisse être en pleine opération avant l'ouverture de la navigation.

L'AFFAIRE BABIN.—Nos lecteurs se rappellent qu'il y a au-delà de trois ans, une jeune dame à esprit faible, malade, rachitique, qui résidait avec son frère, le Rév. M. Babin, ministre protestant à Buckingham, avait disparu tout-à-coup sous des circonstances assez suspectes, et que son corps avait été trouvé ensuite dans la Rivière du Lièvre.

On se rappelle aussi que le Rév. ministre avait été arrêté sous soupçon de complicité dans le meurtre de sa sœur, que son procès a eu lieu à Aymer et qu'en définitive il avait été acquitté.

Depuis longtemps on n'en avait plus entendu parler. On savait seulement qu'il prêchait et expliquait la bible aux Etats-Unis.

Hier, nous avons appris qu'il est mort, il y a quelques jours, à Cincinnati où il exerçait son ministère, et que sur son lit de mort il a avoué et confessé qu'il était coupable du crime; que sa sœur était dans une condition des plus misérable et désespérante et qu'aussi longtemps qu'elle aurait vécu elle aurait été pour lui et les siens une disgrâce, et que dans le but de se débarrasser de ce fardeau de trouble et de tourment continu, il s'était décidé de la conduire en traîneau à la rivière et que là, il l'aurait jeté dans un trou où le courant était très-rapide.

On sait qu'elle a été trouvée plus tard dans une mare près de l'endroit où elle avait disparu aux yeux de son malheureux frère.

Le misérable! Que Dieu ait pitié de son âme.—Le Courrier d'Outaouais.

SCENE NOCTURNE.—Vers minuit, mercredi dernier, le constable Falvey, de la Police de la Marine, trouva sur la rue St. Jacques en face du magasin de M. Bishop, une femme en robe de nuit, il appela les hommes de police de la ville qui faisaient alors leur ronde dans ce quartier et ils transportèrent la femme à la station centrale. Ils supposèrent d'abord qu'elle était tombée d'un des châssis des maisons voisines mais quelques personnes venant de la rue Craig ont dit à la police qu'ils avaient vu cette femme il n'y avait que quelques minutes sur la rue St. Pierre. Elle ne paraissait pas être sous l'influence des liqueurs, et il est bien probable qu'elle était dans le délire. Le long du chemin elle recouvra ses sens et donna son nom et son adresse. Le sergent ordonna de la conduire chez elle.

ACCÈS DE FOLIE.—Nous voyons dans le Manitoban du 5 Novembre, qu'une femme du nom de Lapierre s'est enfuie dans les bois il y a quelque temps dans un accès de folie. Elle avait amené ses deux enfants et il paraît que durant une semaine, ils n'eurent rien à manger. Lorsque ces pauvres petits demandaient à leur mère de la nourriture, celle-ci les battait sans pitié. Si une sévère correction ne faisait sur eux aucun effet, elle entraînait alors en fureur et allait jusqu'à les mordre. Des chasseurs rencontrèrent heureusement dans les bois cette malheureuse qu'ils amenèrent avec ses enfants dans l'établissement.

UNE AVENTURE GALANTE.

L'histoire suivante, que je garantis bon teint, prouve que s'il est possible de sortir de Paris, en ballon, il n'est pas impossible d'entrer chez sa femme, en armoire.

Il était une fois un homme et une femme, et cet homme aimait cette femme.—Il aimait cette femme, et il ne pouvait l'épouser. Il ne pouvait l'épouser, parce que pour épouser, il faut être généralement garçon, ou veuf et qu'il n'était ni veuf ni garçon.

M. Sticknoblills (cachons son individualité sous cet épais pseudonyme) n'était pas disponible pour la raison bien simple qu'il avait déjà gratifié une femme de son nom.

Mais il y a plus; M. Sticknoblills avait fait la sottise de s'éprendre d'une femme aussi peu bachelette qu'il était peu bachelier lui-même, d'une femme en puissance de mari, de sorte qu'il existait deux empêchements aussi radicaux que Gustave Flourens et Félix Pyat, à toute mesure un peu présentable sous le rapport de la conjugalité.

On sait qu'un des caractères particuliers de l'amour, c'est de faire souhaiter vivement la présence de l'objet aimé, expression plate, mais fort usitée, même en voyage.—M. Sticknoblills allait donc souvent chez la dame de ses pensées.... irrégulièrement, et, ce qui n'a rien de fort étonnant, il avait appris à choisir, pour faire ses visites, l'heure critique où le mari était absent de la maison.

On dit que les absents ont toujours tort.—Encore une bêtise passée en proverbe. Vous allez bien voir que celui-ci n'eût pas tort.

M. Sticknoblills, auquel on peut supposer, après ce qu'on vient de lire, d'agréables petits projets.... d'avenir, devint très-génant pour la jeune femme, qui crut devoir s'ouvrir à son mari.

Je vous entends d'ici tonner contre la délation, et vouer les délateurs à tous les mépris des cœurs fermes et des âmes fières.

Arrêtez; des délations de cette nature, outre qu'elles sont fort légitimes, sont toujours bien accueillies, j'en ai la ferme conviction.

Le mari vit bien, par la source même d'où venait l'avertissement, qu'il n'y avait pas péril en la demeure, et qu'il avait le loisir de conspirer à son tour contre le conspirateur acharné après son repos domestique. Un mari qui se venge est généralement féroce, et certes, si la férocité est excusable, c'est bien chez les animaux du désert, d'abord, et chez les mariés

USINES A METAUX DE LA PUISSANCE.
 ETABLIE 1828.
CHARLES GARTH ET Cie.,
 FLOMBIERS, OUVRIERS EN APPAREILS A VAPEUR ET A GAZ
 FONDEURS DE LAITON, FINISSEURS, CHAUDRONNIERS
 ET MACHINISTES, ETC., ETC.
 Fabricants et Importateurs de
 CUIVRE A L'USAGE DES PLOMBIERS, DES MECANICIENS ET
 D'OUVRIERS EN APPAREILS A VAPEUR; USINE A
 CUIVRE ET A FER; APPAREILS A GAZ ET
 A VAPEUR, ETC., ETC., ETC.
 Toutes sortes d'ouvrages pour
 Usines à Gaz, Etablissements Hydrauliques, Distilleries
 et Brasseries, Raffineries, Phares, etc., etc.
 —AUSI—
 On entreprend de faire chauffer les Bâtiments pub-
 lices et privés, les Usines, les Serres, etc., par le
 moyen de l'appareil à l'Eau Chaude Patenté de
 GARTH, l'appareil à Vapeur de Basse Pression de
 GOLD, avec les Derniers Perfectionnements, et par la
 Vapeur à Haute Pression en Tuyaux droits et re-
 plies.
 En vente aux plus bas prix, toutes sortes de Gase-
 liers, Tasseaux, Pendants, Abat-Jours, etc.; Tuyaux
 en Fer Travailés, avec appareils de Fer Malléable et
 Fondu pour l'Eau, la Vapeur ou le Gaz.
 Bureau et Usine, Nos. 536 à 542, Rue Craig,
 1-47-zz MONTREAL.

SI VOUS AVEZ LA TOUX, ESSAYEZ

Le Sirop de Gomme d'Epinette Rouge de Gray.
 Inestimable pour Rhume, Toux, Enrouement, etc.
 Vingt-cinq centims la bouteille.
 Vingt-cinq centims la bouteille.
 Vingt-cinq centims la bouteille.
 A vendre chez MM. Devins et Bolton, E. Muir,
 Tate et Covernton, J. Goudeau, J. Birks, etc.
 Et chez le préparateur HENRY R. GRAY,
 Pharmacien,
 1-47-1 144, Rue St. Laurent.

M. A. BELANGER,
 EBENISTE,
 No. 276,
 RUE NOTRE-DAME.
 4e porte de MM. H. et H. MERRILL.

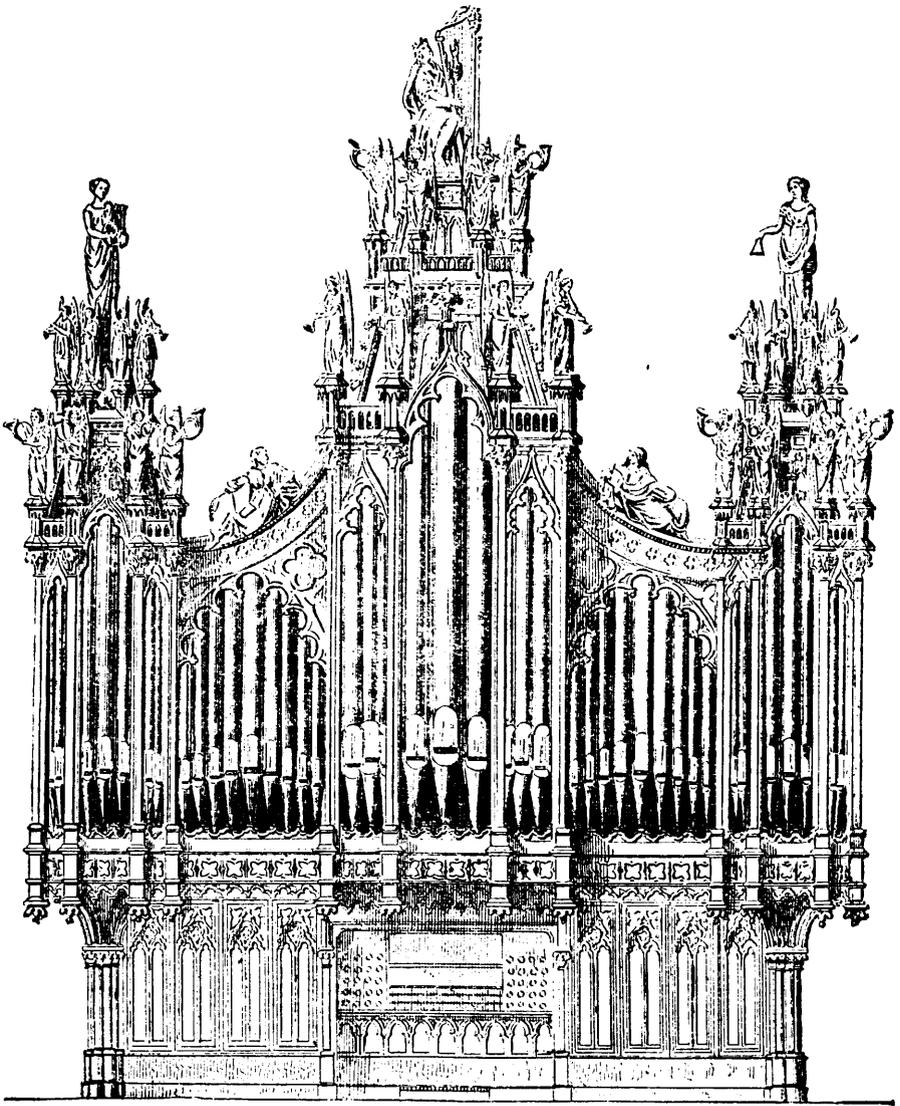
Il vient de recevoir et reçoit constamment un
 assortiment considérable de Meubles pour Salons,
 Salle à Diner et Chambres à Coucher
 DE TOUTES FORMES ET DE TOUS PRIX.
 Il invite le public à venir visiter son Magasin avant
 de se pourvoir ailleurs.
 1-47-f

L. P. DUFRESNE,
 MARCHAND DE
 MONTRES EN OR ET EN ARGENT, BIJOU-
 TERIES, ETC., ETC.,
 88, RUE ST. JOSEPH, MONTREAL.
 Montres et Bijouteries Réparées et Gravées.
 1-1-zz

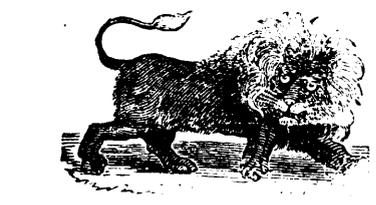
JAMES FYFE,
 FABRICANT
 DE
BALANCES,
 A remporté à l'Exposition de 1868, tenue à Montréal,
 une MEDAILLE D'ARGENT de Premier Prix et
 Diplomat. à toujours en main un assortiment complet
 de BALANCES de toutes espèces.
 1-47-z

DÉPOT
 de la
CÉLEBRE CHAISE
HAMAC,
CANAPÉ, PLIANT
 et
FAUTEUIL,
 combinée
EN UNE SEULE,
 Au Bureau du DOMINION DYE WORKS,
 301, rue Notre-Dame,
 43tf Montréal.

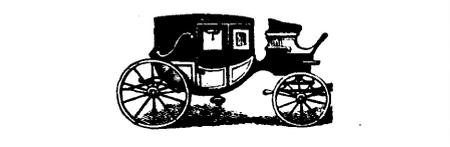
MAISON FONDÉE EN 1842.
J. B. ROLLAND ET FILS.
 LIBRAIRES-EDITEURS.
 et
IMPORTATEURS D'ARTICLES
 Français, Belges et Allemands
 Spécialités d'articles employés dans les maisons
 Religieuses, Séminaires, Lycées, Collèges, Pensions et
 Ecoles.
 Livres de Comptes et Registres fabriqués avec
 papier de première qualité et reliés avec solidité.
 CARTES A JOUER ET TAPISSERIES.
 Les personnes qui ne sont pas dans l'habitude d'ac-
 cheter à notre librairie, et par conséquent ne connais-
 sent pas tous les avantages que nos nombreuses pra-
 tiques trouvent à notre Etablissement, voudront bien
 consulter nos listes de prix ou de nous faire visite
 avant d'aller acheter ailleurs.
J. B. ROLLAND ET FILS.
 MONTREAL, RUE ST. VINCENT, 12 ET 14.
 N. B. On peut facilement et en toute sûreté se
 procurer de nos Livres ou autres articles, soit par
 l'Express, ou par la Poste. Lorsque l'on envoie le
 prix des effets demandés, il faut ajouter dix par cent
 pour en payer le port, si l'expédition doit se faire par
 la Poste.
 31-5



GRAND ORGUE DANS L'EGLISE DES JÉSUITES, CHICAGO.
 CONSTRUIT PAR L. MITCHELL, MONTREAL.

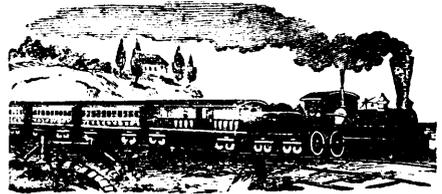


C. A. RAYMOND.
 Employé durant sept ans, de la maison Radway &
 Co., vient de quitter son emploi pour fabriquer à
 son propre compte des Remèdes encore plus efficaces
 que ceux qu'il avait l'habitude de vendre. Il a ré-
 ussi à faire disparaître du Remède primitif cette
 acreté qui en paralysait les effets et le rendait en
 même temps difficile à prendre.
 Ceux qui se servent aujourd'hui de son célèbre
 remède le préfèrent, administré intérieurement
 ou extérieurement, pour la raison bien simple
 qu'il agit plus promptement et laisse dans la bouche
 un goût des plus agréables tout en se vendant à
 meilleur marché que tout autre remède.
 Il compte sur le bienveillant patronage de ceux qui
 l'ont déjà encouragé et il promet entière satisfaction
 à ceux qui se serviront de son célèbre Remède.
 A vendre à Montréal. Chez DEVINS & BOLTON.
 A Québec. Chez M. E. BRUNET, Pharmacien, Rue du
 Pont, et chez JAMES HOSSACK & CIE., marchands
 Epiciers, Rue Notre-Dame, Basse ville.
 Toute correspondance doit être adressée au Propriétaire,
 No. 7, Ruelle Berry, Montréal, près la
 Place Viger. 1-46-tf.



MERVEILLEUX ET PARFAIT.
GERVAIS et Cie.
 Manufacturiers de voitures de toutes espèces, ont
 remporté à l'Exposition Provinciale de Québec, tenue
 à Montréal en 1870, cinq premiers prix pour voitures
 d'été et d'hiver.
 Les soussignés offrent en vente le meilleur assorti-
 ment de voitures d'hiver.
 Tout ouvrage est garanti et supérieur à tout autre
 fait en Canada pour sa légèreté et sa dureté.
 GERVAIS & CIE.
 44h No. 810 Rue Craig, Montréal.
 Dépôt. 69, Rue Bonaventure.

NE FAITES USAGE QUE DE
L'EMPOIS DE GLENFIELD
 Grandement employé dans la
 BUANDERIE ROYALE D'ANGLETERRE,
 Et dans celle de
 SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR-GÉ-
 NÉRAL DU CANADA.
 1-47-zz



Compagnie du Chemin de Fer le
Grand Tronc du Canada.
 SERVICE AMELIORÉ DES TRAINS.
 POUR L'HIVER DE 1870-71.
AUGMENTATION DE VITESSE.
 Nouveaux Chars pour tous les Trains Express.
 Les Trains partiront maintenant de Montréal
 comme suit:—
 ALLANT A L'OUEST,
 Trains de la Malle pour Toronto et les
 stations intermédiaires 8.00 A.M.,
 Express de Nuit pour Ogdensburg, Ot-
 tawa, Brockville, Kingston, Belleville,
 Toronto, Guelph, London, Brantford,
 Goderich, Buffalo, Detroit, Chicago et
 tous les points de l'Ouest à 8.00 A.M.
 Train d'accommodement pour Kingston,
 Toronto et les stations intermédiaires. 6.00 A.M.
 Train d'accommodement pour Brock-
 ville et les stations intermédiaires. 4.00 P.M.
 Trains pour Lachine à 7.00 A.M., 9.30 A.M.,
 Midi, 2.00 p. m., et 5.00 p.m. Le train de 2.00
 p.m. va à la frontière.
 ALLANT AU SUD ET A L'EST.
 Train d'accommodement pour Island
 Pond et les stations intermédiaires. 6.45 A.M.
 Express pour Boston via Vermont Cen-
 tral. 9.00 A.M.
 Express pour New-York et Boston via
 Vermont Central à 3.45 P.M.
 Express pour Island Pond 2.00 P.M.
 Express de Nuit pour Québec, Island
 Pond, Gorham et Portland, et les Pro-
 vinces d'en Bas, arrêtant entre Mon-
 réal et Island Pond à St. Hilaire, St.
 Hyacinthe, Upton, Acton, Richmond,
 Brompton Falls, Sherbrooke, Lennox-
 ville, Compton, Coaticook et Norton
 Mills, seulement à 10.10 P.M.
 Il y aura des Chars Dortoirs à tous les trains de
 nuit. Le bagage sera étiqueté pour tout le trajet.
 Les steamers "CARLOTTA" ou "CHASE" lais-
 seront Portland pour Halifax, N. E., tous les Mercre-
 dis et Samedis après-midi, à 4.00 heures p.m. Le
 confort est excellent pour les passagers et le fret.
 La Compagnie internationale des Steamers, faisant
 le trajet en connexion avec le Chemin de Fer le
 Grand Tronc, laisse Portland tous les Lundis et les
 Jendis, à 6.00 heures p.m., pour St. Jean, N. B.,
 &c., &c.
 On pourra acheter des billets aux principales sta-
 tions de la compagnie.
 Pour plus amples informations et l'heure du départ
 et de l'arrivée de tous les Trains aux stations inter-
 médiaires et au terminus du chemin, s'adresser au
 Bureau ou l'on vend des billets, à la station Bon-
 aventure ou au Bureau No. 89, Grande Rue St.
 Jacques.
 C. J. BRYDGES,
 Directeur-Gérant,
 1-46-tf.
 Montréal, 12 Novembre 1870.

LA POUDRE ALLEMANDE
 Est devenue nécessaire à toutes les familles. L'es-
 pèce connue sous le nom de *Cook's friend Baking*
Powder ne peut être surpassée pour sa pureté et son
 excellence, et donne satisfaction générale.
 En vente chez tous les Epiciers.
 CHAQUE PAQUET PORTANT
 est revêtu cette
 d'une MARQUE.
 ETIQUETTE. TRADE MARK. Sans laquelle le paquet n'est pas garanti. 1-48-1

"LE PAYS"
 JOURNAL QUOTIDIEN ET HEBDOMADAIRE SE
 PUBLIE A TROIS EDITIONS:
LA PREMIERE
 (Quotidienne)
 paraît à 5 heures du matin, et la distribution s'en fait im-
 médiatement aux abonnés tant de la campagne que de la
 ville. L'abonnement est de \$6 par an, payable d'avance.

LA SECONDE
 (Quotidienne)
 paraît tous les soirs, à 6 heures, et renferme outre les dé-
 pêches télégraphiques générales et spéciales, tous les faits
 divers, informations, etc., qui se sont accomplis, ou qui nous
 ont été communiqués depuis minuit jusqu'à 6 heures P.M.
 inclusivement. Cette Edition se vend dans les dépôts et
 dans les rues, Prix: un centin le numéro.

LA TROISIEME
 (Hebdomadaire.)
 paraît tous les jeudis et renferme tout ce qui s'est passé
 d'intéressant dans les huit jours précédant sa publication.
 C'est un recueil instructif et amusant qui doit se trouver
 dans toutes les familles. L'abonnement n'est que de \$2
 par an.

"LE PAYS"
 au dire de tous, et d'après le témoignage unanime de la
 Presse, est une publication complète qui doit être encour-
 agée et propagée.
 Il est donc du devoir des nombreux abonnés et acheteurs
 de l'OPINION PUBLIQUE de s'abonner au PAYS et
 conseiller à leurs amis de suivre un aussi bel exemple.

BUREAUX: 230 Rue St. Jacques.
 LOUIS PERRAULT & Cie.,
 Editeurs-Propriétaires.

NOUVEAU MAGASIN D'APOTHIKAIRE,
 303, RUE STE. CATHERINE,
 (Pres de la rue Amherst.)

Le Soussigné offre en vente
 un assortiment complet de
 Drogueries, produits Chimiques,
 Parfumeries, Huiles, Bois de Ten-
 ture, Médicines, Pâte à dents,
 Brosses à Cheveux, Brosses à On-
 gles, Brosses à Dents, Brosses à
 Cologne, Saïnettes, Savons de Toi-
 lottes, en grande variété. Aussi
 un assortiment de Papeteries,
 Journaux, Timbres-Poste, etc., etc.
 Toutes Prescriptions de Médecins seront remplies
 avec le plus grand soin.
 JAMES GOULDEN,
 Montréal, 26 mai 1870. 21w

GRANDE VENTE
 DE
HARDÉS FAITES.

650 PARDESSUS.
 400 PEA JACKETS.
 1,000 PAIRES PANTALONS.
 800 VESTES.
 800 CHEMISES CASIMIR.
 1,000 PAIRES CALEÇONS.
 ETC., ETC., ETC.

Aussi une grande variété de Draps de Castor et
 de Draps Français et Anglais, Tweed et Casimir.
 A 20 pour cent au-dessous de la valeur ordinaire.
 REGIS DEZIEL,
 40-6m, 131, Rue St. Joseph.

DÉFENSE DE PARIS.
 MONTREAL MENACÉ PAR LES GRANDS FROIDS
 DE L'HIVER.

Afin de se défendre contre les grands froids de l'hi-
 ver qui nous menacent depuis quelques jours, laissez
 vos ordres pour faire monter vos Poëles, vos Tuyaux
 et vos Fournaises chez

GEORGE YON,
 FERBLANTIER ET PLOMBIER,
 No. 241, — RUE ST. LAURENT, — No. 241
 2me porte de la rue Ste. Catherine.
 Vous trouverez aussi à son Magasin un grand as-
 sortiment de Tuyaux de Poëles Soudés, Seaux à
 Charbon, Chaudières à cendres et toutes sortes de
 Ferblanteries pour l'usage de la maison.
 43-tf

LE MEILLEUR
 ASSORTIMENT DE POELES SE TROUVE AU
 No. 529 RUE CRAIG.
 Entr'autres, "L'ORIENTAL"
 qui a fait ses preuves.
 Et le "STEWART"

pour cuisiner, pour le bois et pour charbon, qui a
 pris le 1er prix à l'Exposition 1870. On trouve
 aussi tout ce qu'il faut pour repaier les anciens
 poëles.
 MEILLEUR ET CIE.
 529 RUE CRAIG,
 MONTREAL. 40-10

THOMAS MUSSEN,
 Marchand en Gros et en Détail de
 SOIERIES et POPELINES IRLANDAISES.
 GANTS D'ALEXANDRE, et autres FABRIQUES
 de renom,
 TAPIS ET PRELATS DE CHOLX,
 De Velours, Bruxelles ou Tapestry.
ORNEMENTS D'EGLISES,
 Tentures pour Salons, Frances en Soie, etc.,
 257 ET 259, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.
 4 mai 1870. 18w

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de
 la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal
 Canada.